

LA CITÉ DE LA BAIE DES ANGES

Gilbert PEDINIELLI

LA CITÉ DE LA BAIE DES ANGES

Street Movie

Gilbert PEDINIELLI

*Ils croient que c'est un bon mot, en réalité je réponds avec tact à une question grossière et indiscrete. **M.M.***

PARIS
TRANSITION OBLIGATOIRE
PHOTOS
NICE
MERCI
LEGENDE

PARIS

Jeudi 12 juillet, 17H, station de métro Etoile.

Je marche vite dans les couloirs du métro, mon sac au bout du bras. Une adresse en tête : Centre de Design Européen. Le cabinet d'un pontre franco-américain. Dernière visite d'entreprise du Cours Supérieur d'Esthétique Industrielle, rue du petit Touhard, Paris III^e, Année 1962. Après, ciao Paris et Viva Nice, je vais me marier.

Le rendez-vous est précis. L'agence se trouve dans une traverse en montant les Champs Elysées. Je ne sais pas m'extraire facilement de ce labyrinthe, quelle sortie emprunter, en haut, en bas, à droite, à gauche, j'ignore les noms des avenues. Pourtant, j'aime le métro, seul moyen de locomotion qui conduit d'un point à un autre pour pas cher. Je calcule : trois minutes par station, je multiplie par le nombre d'arrêts et ajoute la moitié de ce temps, ainsi je prends mes marques et trouve ma destination finale. Je suis toujours en avance.

Je sors sur le trottoir droit. Premier repère : Rude. Juste en face, la salle où, l'an dernier, j'ai vu le premier John Cassavetes : « Shadows ». Dans la queue, devant moi, Jean-Pierre Aumont, Marisa Pavan et Claude Dauphin disaient que c'était le film d'un mec bourré de talent. Souvenirs.

Je suis dans les temps. Plus de montre, pas le fric pour en avoir une, juste une horloge interne. Je fais un tour sur moi-même. Me situer, me sécuriser. Rien de rien. Demander mon chemin aux touristes ? Dans un tel cas, je m'avance vers une dame. Elle est surprise, tente cependant de me renseigner. Parfois même, son inquiétude me rassure. Je me frotte le plexus, je vois arriver une femme, une jeune femme, une très belle jeune femme. Je m'apprête à poser ma question, je m'arrête, elle me dépasse. Claudia Cardinale, dans la splendeur de notre âge, glisse, file, descend l'Avenue. Je ferme la bouche et la suis. A travers des ombres grises, elle est la réalité d'un blanc éclatant. Je suis dans le sillage d'une vedette. Ô moment intemporel. Elle tourne à gauche et s'approche d'un hôtel luxueux, le préposé retient la porte à tambour, elle entre, puis il barre le passage. Non, non pas vous, d'un signe muet. Avec ma tête de rastaquouère, pas question de m'immiscer dans ce monde.

Je suis en retard. La pluie dégringole, ma veste est de plus en plus informe. Désorienté. J'accoste un homme pressé : - Excusez-moi, la rue Copernic, s'il vous plaît ? - Plus bas, la 2^e à gauche. - Merci Monsieur...

Excuses et Mercis à répétition résumant mon rapport avec cette ville haïe.

Je cours, je vole. La rue, le numéro, l'entrée, le concierge. Trempé. Stop.

- Le cabinet de R.L. s'il vous plaît ?
- Au 4^o étage, prenez l'ascenseur, le privé...

Deux boutons Zéro et Quatre. Le parallélépipède de verre hurle sa modernité. Au ras du quatrième je fixe une paire de chaussures rouges, des jambes, puis des genoux, enfin le visage d'une jeune secrétaire blonde, assise devant un bureau transparent. J'ouvre la porte, tout est calme, luxe et netteté.

- On vous attend.

Intonation sans aménité. La bande d'étudiants muets patientait en piétinant. Le censeur et deux hommes en costume gris et cravates à rayures à sens opposés, discutaient avec une femme rousse entre nos âges et le leur.

- Puisque tout le monde est là, nous pouvons vous présenter l'agence R.L .Design. France-Europe, annonce la quaternaire.

L'inflexion ne laisse aucune chance à l'humour or, la voix a bien un accent anglo-saxon.

- Si vous voulez me suivre...

Je pose mon sac dans le coin indiqué et j'entre dans le sein des saints : nickel, rien à dire. Trois gus font semblant de travailler sur un projet. La rousse incendiaire s'éclipse. Un des costumés :

- Nous ne pouvons rien vous montrer de ce que nous créons en ce moment...Tout est confidentiel. Nous allons vous décliner le dernier produit mis sur le marché, le paquet de biscuits LU que nous avons redessiné, bla, bla, bla.

Je ne me souviens que de cela. J'espérais des locomotives, des meubles, des voitures, de la générosité dans les formes, des couleurs chez les concepteurs, une force qui éclate, qui emporte tout...

Au mur, une série de logos me semble sortie d'une même tête à idées. Je suis gêné par mon retard et remué par ma vision Cardinale, encore sous le choc.

- Des questions ?

- Pourquoi le design du produit n'a-t-il pas radicalement changé ?
- Parce que nous attaquons le marché mondial et qu'il faut en même temps faire ressortir le côté vieille France tout en rajeunissant le graphisme.
- Ah, bon.

De tout temps, j'ai apprécié l'aptitude à tout justifier. Fin de partie. Tous dans le hall. Brouhaha. Une cliente passe d'une pièce à l'autre, brune, lunettes de soleil, par temps de pluie, à l'intérieur. La directrice entre et sort avec elle.

Le censeur me fait un geste de loin.

- Attendez moi, j'ai deux mots à vous dire.

Dans un décor de théâtre hyperréaliste, hall, bureau, ascenseur, le flot de paroles gronde comme un torrent :

- Pedinielli, toujours en retard, on devrait vous couper les bourses, vous manquez de la moindre politesse... inadmissible ! ...nuisez à la réputation du cours ...perdre du temps à l'agence R.L. Europe. ...tenue négligée... cheveux longs, vous ne pourriez pas aller chez le coiffeur au moins une fois par mois ?

Comme par un malheureux enchantement tout le public sérieux se rassemble dans le sas, quand résonnent illégitimité et mépris. Mes copains quittent le hall sans bruit, selon le nombre admis par le monte-charge de luxe. La scène se vide, les portes ne claquent pas, ici on fait dans le soft.

Sous l'assaut d'autant de reproches exacts et humiliants, je serre les dents, plisse les paupières. La violence verbale m'insupporte davantage que l'attaque du corps. On peut répondre plus facilement à l'une. Tactique du jeu dans le jeu : faire comme si les mots glissaient sur mes vêtements encore humides, comme s'ils traversaient un moi transparent, sans me transpercer. Je ne réponds pas. Je fixe l'individu. Je ne peux pas parler devant le monde. J'avale et je m'entends lâcher :

- Je vous remercie, Monsieur, de vous être aperçu que je ne mangeais pas à ma faim depuis deux ans. Quelle perspicacité...

La double peine, je m'inflige, celle de déclarer, à voix haute et en public, ce qui fait mal. Soudain, sur un plateau de cinéma, chaque acteur tourné vers moi me poignarde. Je me refais le film : « Vous aussi, messieurs-dames ? » Qui est Marlon Brando ? James Mason ? Je suis certain de ne pas être Jules César. De la tête, je signale que je ne joue plus. Deux pas en arrière, je sors du champ : je suis spectateur.

Le censeur salue un des messieurs en costume et cravate rayée. Ce dernier se précipite vers la dame brune à peau blanche, l'entretient et l'accompagne vers la sortie, déférent et solennel. Ils parlent comme dans un dessin animé de Walt Disney, la dame baisse légèrement ses lunettes et coulisser son regard. Rien à quoi me raccrocher. Le censeur tente une diversion que j'entends à peine: mon année est satisfaisante, je suis un bon élément mais mon indiscipline ruine mes résultats. Du fond de mon cervelet, je rétorque en silence que si l'imparfait se conjugue aisément, le plus-que-parfait ne figure pas dans l'ordre de mes possibilités.

Je vais chercher mon sac de gym écossais, à fournitures artistiques et à provisions de bouche. Dans le coin, seul, je compte 33, 34, 35...ne pas penser, n'être que marqué par la haine.

Exit les personnages. J'inspire profondément et lentement, j'avance, je salue de la tête la secrétaire-mannequin aux longues jambes. M'enfuir. Surtout pas cet ascenseur trop condescendant et trop révélateur à cette heure. Chercher une issue de secours. Je ne vois que cloisons lisses. Pas de poignées. Une main manucurée pousse un panneau composant le mur. Délivrance.

J'aborde l'escalier dans le noir, j'aime cette impression de me jeter et de me perdre dans une descente infernale de marches inconnues, courant en aveugle, tenant la rampe, sachant que la lueur du rez-de-chaussée sera là, au bout, rassurante. Je déboule dans l'entrée, je heurte la femme brune au teint de lait, un foulard de soie blanche sur la tête.

- Excusez moi, je n'habite pas l'immeuble et j'étais ailleurs.

- I was waiting for you...

En anglais dans le texte. Elle glisse ses lunettes sur le bout de son nez. Je n'ai plus de point d'accroche. Deux yeux bleu-vert-gris, dans la lumière mesquine du hall, appellent la noyade. Je tente la brasse coulée, une bouffée d'air. Qui ?

- I don't speak English, I understand a few words. Parlez-vous français ?

- A few words, just a few, en souriant.

Je fixe sa bouche et mon intérieur devient asynchrone. Je connais... non, je ne connais pas, je l'ai vue, non, c'est la première fois. Son parfum, je n'ai jamais rien respiré de tel.

- Are you lost ? Do you need some help ?

Il faut que je retrouve des bases solides pour savoir comment je m'appelle.

- I'm going to the George V hôtel ? Would you mind taking me there?
- It's not too far from here.
- I know, dit-elle, re-sourire.

Elle me crispe avec ses dents blanches, son teint pâle, sa bouche légèrement plate, sans rouge à lèvres et cette robe lâche qui cache son corps.

- O.K. then, let's go. Can I take your arm ?

Je hoche la tête : ne pas parler. Il est vingt heures, les vitrines éclairent leurs richesses. Des parisiens passent et repassent sans nous voir et leur comportement, cette fois, me satisfait. La pluie a cessé, elle enlève son foulard blanc.

- Do you live in Paris ? Do you like Paris ?

Que vais-je lui raconter de pas trop con ? In the language ?

- NON, no, I don't live in this city ... I come from Nice... it's in the south of France... I am a student in Design. Today was the last one of my academic year.

Que faisais-je pendant les cours d'anglais ? Oh my god !

- I love design. That's the reason why I am in Paris and have been to that studio today. I want to change all my furniture. I used to like mexican style, but I've got fed up with it. I want to change everything in my house, in my life as well.

La voix, comme des caresses aller-retour en profondeur, me vrille.

Je lis ses lèvres, ses lèvres surtout quand elle les arrondit vers l'avant, qui répètent ce que je dis. Cela ne m'aide pas du tout. Nous traversons les Champs. Je passe d'un monde fou à un autre avec, à mon bras, un monde nouveau. Aucun n'est le mien.

Ses chaussures à talons hauts compensés, ni pratiques ni à la mode, la font s'appuyer contre moi souvent. Son épaule est ronde. Je sens que le côté gauche de mon corps n'est pas du tout à l'unisson de l'autre. Ces émotions n'ont rien à voir avec la robe-sac grise sans taille. Une question essentielle me taraude. Et si elle penchait la tête vers ma braguette ? Je boutonne ma veste.

- We are strangers in this night.

Que les chansons au moins me soient utiles et que l'humour outre-atlantique me sauve de mon mutisme !
Je cherche les mots, leur prononciation. Entre des « heu », j'ânonne :

- We dont know each other, but you seem very familiar to me.

- You may be right, you know, sourit-elle...

Pourquoi répond-elle cela ? C'est trop subtil ou j'ai mal saisi.

- Where do you come from ? U.S.A ?

Elle baragouine un mot impossible à retenir. Elle ait, elle est, ailé. Mes yeux se perdent dans les siens. Elle articule : los-an-ge-les.

- Oh yes, near Hollywood.

Elle sourit à nouveau, je souris et à nouveau je décolle. Vas-y, serre sa main contre toi, appuie ton bras, signifie que tu l'as comprise. Elle retire sa main et s'arrête. Une autre gaffe.

- I must tell you something. A few minutes ago, I understood what the man was saying about you, I think he was wrong. And unfair too... You see, to me, you look more like a wolf, a scraggy one, than a settled designer...Do you get what I mean ?

Elle prend son temps, détache ses mots et je capte l'essentiel qui me désarme.

- Er, well, I think so. Thank you, Madam.

- I believe I understand why you were often late. You are lost in this city and you are impatient for a new life. You are expecting a new age now. Am I right ? You are not borderline, but just on the line.

Un monde nouveau ! Comment peut-elle interpréter ce que je ne dis pas ? Les frontières, j'en ai plein. Sur le tranchant du rasoir, exact.

- Yes, Madam !

C'est un peu court.

Comment exprime-t-on en anglais la surprise et la gratitude et la joie, confondues ?

- Has anyone ever told you that you bear some resemblance to an american actor, Jack Palance ?

Do you know him ?

- Yes, Madam, in « Shane » with Alan Ladd.

Je confirme ma réponse par l'illustration de Jack Palance qui monte sur son cheval et reste un moment en suspens. Elle m'observe sans réagir. Pourquoi faut-il que je m'embarque dans des situations compliquées ? J'essaie les mots.

- He puts his foot on an « étrier » and he stays a few seconds in the air and falls on his saddle.

Sur le trottoir mouillé, je refais les gestes cent fois exécutés devant les copains ravis aux Arts Déco, le bide complet. Elle n'a pas vu le film, ce n'est pas possible ! Le macadam commence à luire et nous bifurquons. Je ne me laisse pas abattre par sa méconnaissance du cinéma.

- Could we hold on for a second, please ! You make me feel so happy with your encouraging words.

Je m'obstine. Je pose mon sac et, dans la rigole et le bord du caniveau, j'exécute mon coup favori : pas alternés, jambes croisées, une synthèse de mon cru entre Charlot et le Gene Kelly du pauvre. La danse me libère de la forte tension provoquée par la pression de son bras, et plus. Résultat moyen. Elle vient au secours du jeune type qui en fait des tonnes.

- I might be in Nice next week. We could meet and have a drink...Could you tell me about a hotel not too international style ?

A Nice, chez moi, je ne sais pas ce qu'est un hôtel ou un restaurant. On ne va pas à l'hôtel dans sa propre ville... La famille, les gens, quand ils arrivent, viennent à la maison...

- A hotel ? By the sea ? On the Promenade des Anglais ?

Je joue la montre. Rien que trois mots pointant, solitaires et utilitaristes, quand on voudrait maîtriser l'éloquence séductrice et l'humour polyglotte des designers multistyles.

- Not too large, casual, a little old-fashioned, with modern conveniences, a room with a view...

- La Perouse. At the end of la Baie des Anges.

Ce n'est pas le moment de me lancer dans des comparaisons angéliques entre sa ville et la mienne. Les anges, j'aime.

- Could I have your phone number ?

Nous n'en avons pas. On annonce les décès par télégramme. On redoutait ces porteurs de mauvaises nouvelles ; on donnait pourtant la pièce au télégraphiste qui avait monté les quatre étages.

- I have an address in Nice. You can send me a letter or a telegram, it's quicker.

De mon sac miracle, entre gommes et crayons, en écartant une équerre et une plaque de beurre salé, je sors un tract distribué la semaine dernière - la reconstruction de l'Algérie après les années de colonialisme. Au dos, je trace en lettres bâtons, indispensables quand on veut se faire comprendre à l'étranger ou par un étranger.

LA PEROUSE HOTEL - QUAI DES ETATS UNIS
GILBERT PEDINIELLI - 12 RUE EMMANUEL PHILIBERT - NICE - FRANCE

- Guilbert Pedinielli...That sounds Italian...

- That's right. Yes. No.

La suite de la lecture, une série de sons indécodables. J'opine et évite de chercher des explications de phonétique.

- I can show you my town, my favourite places, my sea side, the white rock...

Je plie le papier en quatre et lui tends mon message précieux et secret. Elle le fourre dans la poche de son vêtement informe. Il va rejoindre son foulard. Que je déteste cette robe ! Je lance mon sac par dessus l'épaule, le retenant de deux doigts. Je trouve que cela me donne une allure décontractée.

- Let's go ahead, then !

Nous continuons notre romance à Paris sans nous toucher. L'entrée de l'hôtel international approche. Le portier n'est pas le même, son œil à mon égard est pourtant identique à celui du précédent. Pas de mange-merde dans le périmètre rouge. Les laquais, larbins, serviteurs, serveurs prennent, à l'usage, l'attitude des puissants, des maîtres qui les emploient. Phénomène connu à Nice. La dame blanche, brune, en gris me regarde en se balançant légèrement. Je ne me sens pas très bien, je suis plein de doutes sur...

- Guilbert ? I believe the scene is over now.

Je me dis que je l'ai vue dans une vie précédente, quand j'étais bichon peut-être...Je lui tends la main, elle pose la sienne sur mon avant-bras, ôtant ses lunettes de l'autre. Je lui touche le coude et mon anglais secondaire devient de plus en plus primaire. Et elle me paraît de plus en plus familière.

- Good bye, good night Madam. May I ask you a question ?
- Certainly !
- Why are you doing that for me?
- You have the smile of a child, still ingenuous, a rebel in fact.

Elle s'en va. A la frontière de l'univers doré très éclairé, elle s'arrête, se retourne, pose et sourit de cette façon étrange, avançant la lèvre supérieure et la faisant trembler.

- And now, what next ?
- May I have your name ?
- Which one ?

Elle se redresse, enlève sa perruque noire, prend la lumière, secoue énergiquement la tête et donne du volume à des boucles blondes. Elle tangué, recule. Moi aussi. Pleins feux.

- For you today, my name is M.M.
- Funny name !

Je me mords la lèvre inférieure. Aime Aime. Oui et le rêve devient substance en un flash.

NOIR

TRANSITION OBLIGATOIRE

Dimanche. Train Paris-Nice. Seconde classe. Couloir. 6 heures le matin. Plan fixe. Le décor défile.

A travers la vitre, les rochers rouges du Trayas signalent la Méditerranée, le sud. Je sors la tête : sentir le fouet de l'air sur le visage, l'odeur de fumée, ignorant les escarbilles.

J'approche du vrai sud.

7 heures 30. Gare de Nice, ses escaliers meurtriers. Le Bus N° 2. Dernier arrêt/Terminus : Le port.

Je suis chez moi.

J'ai vingt-trois ans, je mesure 1mètre 73, je pèse 59 kg et je n'ai pas d'argent, ou si peu : juste mille anciens francs, de quoi me payer vingt cafés au bar, debout.

Le manque de nécessaire qui confine à une vraie misère ne me fait pas peur.



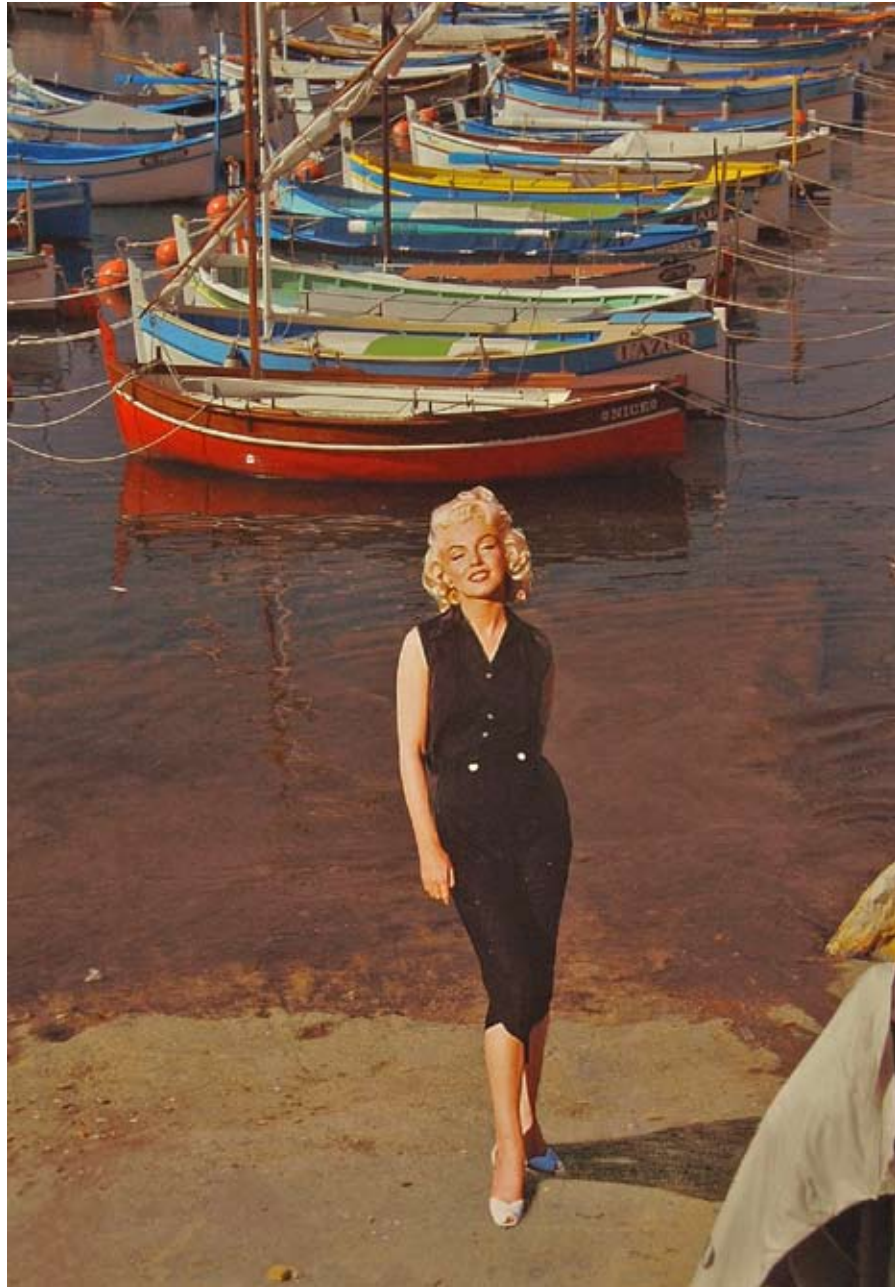


























NICE

2/2/68

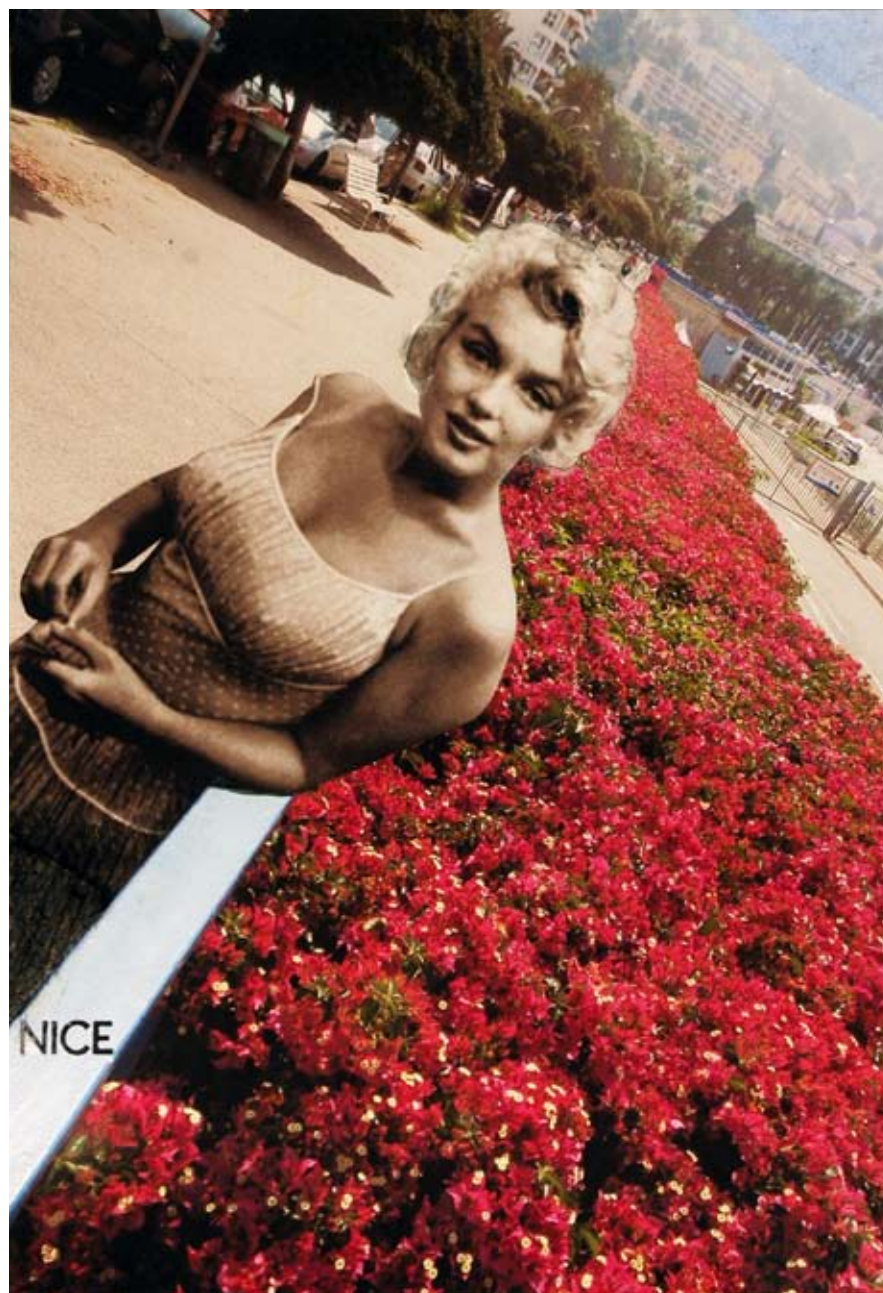




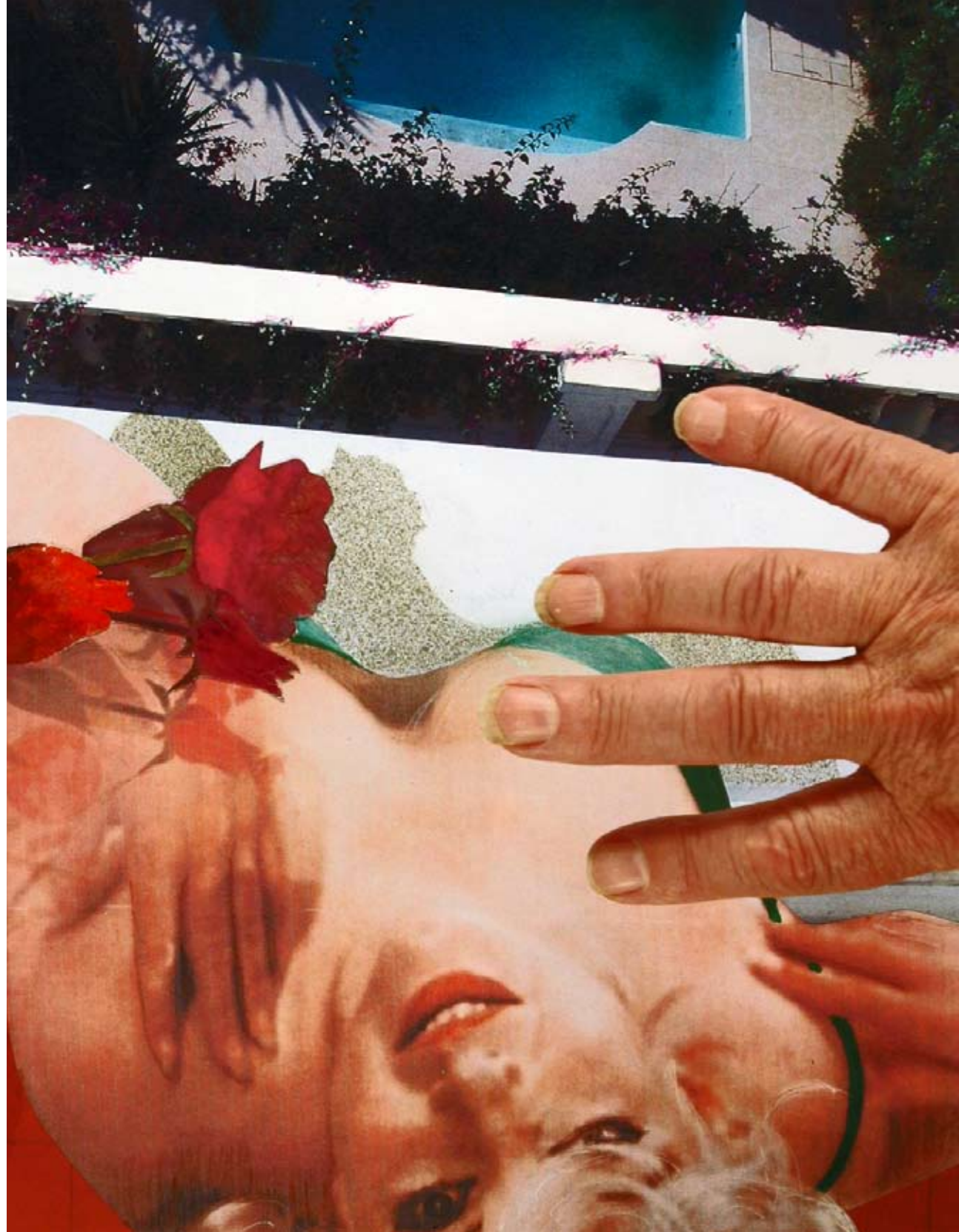






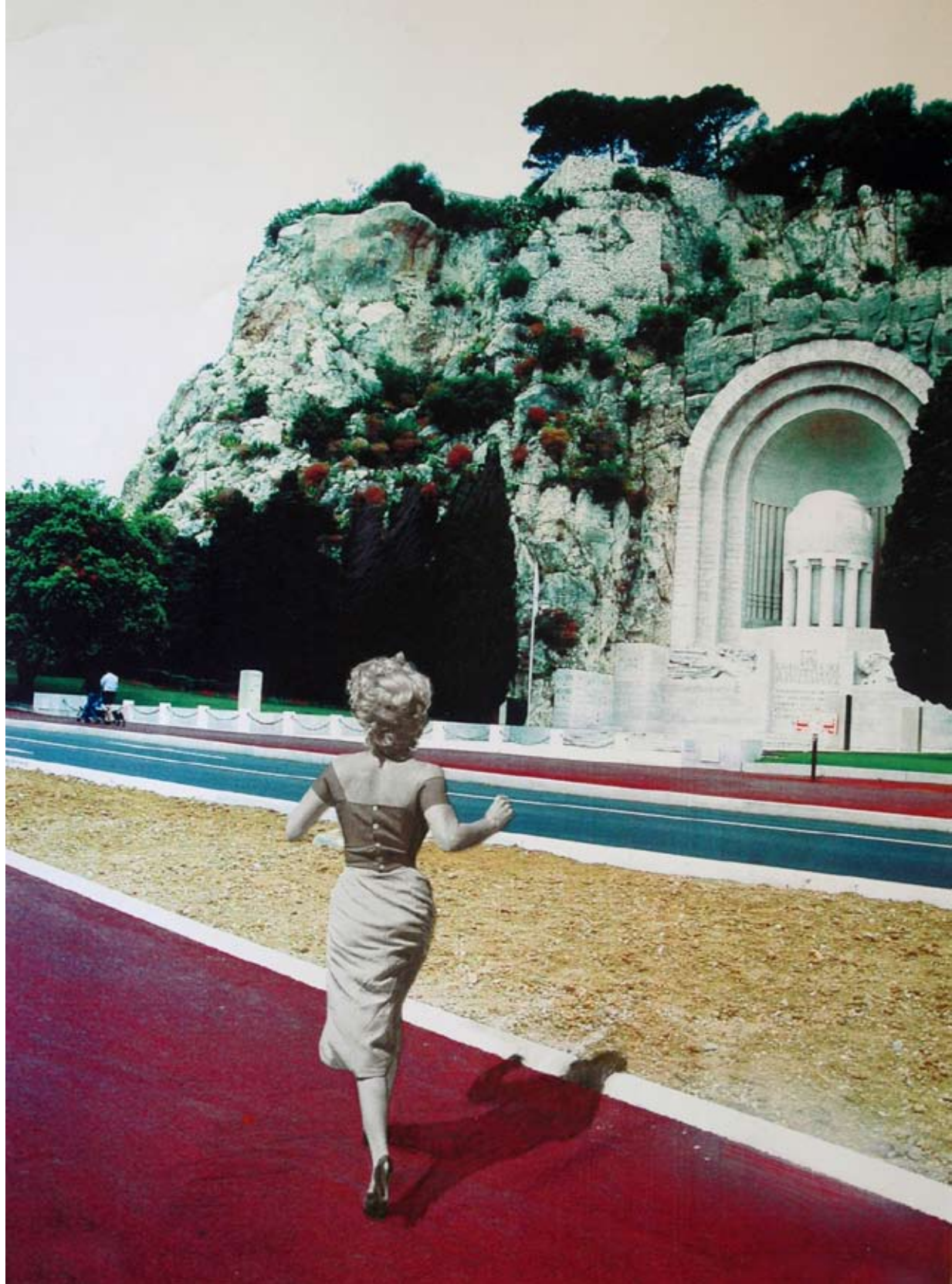






















NICE

NDLA : Dans la dernière partie, l’auteur prend de la distance avec les événements, les personnages et le héros, en introduisant un narrateur omniscient.

La chambre, partagée avec son petit frère, dans l’appartement de ses parents. Lecture de Maïakovski qu’un de ses professeurs lui a fait découvrir l’an dernier.

Sonnette. Il ne se déplace pas. C’est probablement la voisine qui demande encore quelque chose...Sa mère entre en tendant un télégramme, elle a peur car elle ne comprend rien au contenu. Il lit « La Perouse hotel-stop- this Monday night stop- bring your camera with you - stop- Z. Zorn».

Pincement du bulbe. Depuis son arrivée, il a enfoui, sans la chasser, cette histoire dans ses déplacements, ses problèmes, ses velléités d’écriture et de peinture. Putain, un appareil, il n’en a pas.

Il a suivi des cours de photo pendant deux ans. L’appareil du prof circulait de mains en mains et personne ne devait toucher aux boutons. Il est assez balèze en théorie livresque de photographie. Il va demander à Jany son Agfa Gilette à protection de cuir marron. Pas franchement moderne...

This night, c’est quoi comme heure ? Puisque c’est la nuit, il faut qu’il achète des lampes de flash. Il a besoin d’une chemise blanche repassée, car il sort ce soir, tard : il le dit à sa mère.

- A cause du télégramme ? Tu ne vas pas faire de bêtises au moins ?
- Non, Man, les bêtises je les ai faites à Paris.
- Tu dis ça pour me faire peur ou me rassurer ?
- J’ai un rendez-vous important, un travail d’été.

Vers vingt-trois heures, Il descend sur le port, le bateau de Corse a débarqué ses passagers sur le Quai Papacino. Il se sent léger, passe devant Carlo Felice puis Rauba Capèu sans un souffle de vent. L’ocre rouge de l’hôtel limite la vieille ville devant la mer et marque la fin de l’arc de la Baie des Anges à l’est.

Le concierge, réplique de Dario Moreno, semble déjà fatigué par le bonsoir qu’il lui adresse.

Quand il annonce que Madame Z. Zorn l'attend, le cerbère paraît sceptique et ne répond pas. Il pose l'Agfa sur le comptoir et sort le télégramme.

- Je viens faire des photos.
- Avec ça ?

Il prend le téléphone, parle en anglais, raccroche :

- Vous devez patienter au bar.

Il préfère rester dans le hall, son billet de cent francs ne suffirait pas.

Assis, ce soir là, il utilise tous les stratagèmes connus, peut-être même davantage. Il s'agit de tuer le temps mais le temps le mange inexorablement.

- Madame vous attend. Chambre 33.

ELLE attend ??? Un comble. Il prend l'ascenseur mathusalémien à grille extensible. Dans le couloir il croise un type d'au moins cinquante ans. Effluve de poudre de riz. Devant le 33, il vérifie la blancheur de ses chaussures, les plis impeccables de son pantalon bleu ciel et son col de chemise relevé. Il frappe.

Une voix douce lui répond, inintelligible. Il commence à baliser...

- Just a second !

Dans l'entrebâillement de la porte il ne voit qu'une bouche en O simulant la surprise, barbouillée de rouge. Elle est tout échevelée, plus petite sans chaussures, dans un ensemble blanc serré à la taille, plus boudinée que la dernière fois. Belle quoi !

- Come in !
- Welcome to Nice.

Elle tourne le dos, il la suit et ne voit que ses fesses, plus lourdes, plus présentes, plus intimes ce soir, qui lui parlent, rythment son cœur, lui souhaitent la bienvenue, interpellent son centre. La chambre, un bordel descriptible par les seuls adeptes du Nouveau Roman. Odeur douceâtre, chaleur.

- Would you like some champagne ?

Elle s'essuie les lèvres.

- No, thank you ! I don't drink alcohol. But today is a good day. I'll have water with bubbles if there is some.

- I like this hotel, Guilbert ! It's so old-fashioned, so peaceful. I feel like I was floating between sea and sky.

ELLE s'écroule dans le seul fauteuil Louis quelque chose libre de tout vêtement. Les pieds de la dame portent les traces des chaussures qu'elle a dû envoyer valdinguer quelque part dans la pièce il n'y a pas longtemps.

- Help yourself with your funny drink. There's some in the fridge.

ELLE avale d'un trait sa coupe de champagne et la tend. Au deuxième geste, il comprend qu'elle demande à boire. Il la sert en faisant couler de l'eau glacée sur son pantalon. Le temps de poser la bouteille, la coupe est à nouveau vide.

- A designer ? Is that what you really want to be ? Do you intend to work freelance ?

- I'm getting married next month and I'm looking for a summer job.

ELLE jette un œil sur le fond du verre puis en direction de la bouteille. Il est venu faire le serveur.

- You've got a funny camera. Is it yours ?

Signe de tête.

- Do you want to mark a new step in your youth ?

- Yes, Madam. I am ready.

Et ce n'est plus le moment de flancher. Il a mis une pellicule 500 Asa au cas où : pas de lumière, rapidité. ELLE est complètement effondrée dans le siège, la tête sur le dossier qui écrase sa chevelure peroxydée. Il manipule la vitesse, la distance et appuie, le flash ne part pas. ELLE fait « non » de sa main pendante.

- You will shoot when I tell you ! Do you know Nice well ?

- Yes, Madam, I was born here and I love the eastern seaside. The typical stone and rock beaches, the pebbles. No sand.

- That sounds good ! A five days' planned visit with nobody else but you. It'll give me a break. You swear it ? Only you... When I tell you...

ELLE se lève avec difficulté, pas très stable, ce qu'il met sur le compte de la fatigue du voyage. ELLE entre dans la salle de bains. Une main passe par la porte ouverte tendant la coupe vide. Il officie. ELLE enlève son haut, Il enlève le flash. Sa jupe est remontée à hauteur de sa culotte. Il réarme et appuie en toussant, ELLE se tourne vers lui inquiète, il a l'air de l'enfant qui vient de trouver l'orange de Noël. Timide extasié, il voit ses seins. ELLE prend une robe noire accrochée au porte-serviette et l'enfile par la tête en se tortillant, un dos-nu, retenu par deux bretelles en biais. Tout le reste glisse à ses pieds.

ELLE commence à se farder. Il attend, n'ose rien faire. Présent et absent comme quand on filme une scène et que l'on n'est pas au premier plan.

ELLE attaque la peau. Le visage entier enduit de vaseline, de crème. Comment peut-on passer autant de temps sur un œil ? Des sourcils, des demi faux-cils ? Autant de couches superposées sur les lèvres ? 5 tubes de tons différents. Raccourcir un peu le nez par petites touches, éclairer par petits coups sur les joues. Houppette rose pâle et poudre de riz blanche.

Il ne supporte plus cette position stratégique mais étouffante. Il n'a pas osé boire. Il lui demande pourquoi il faut autant de temps à une femme pour se maquiller :

- Since I have no lineage to see to my eternity, I'm doing it my way.

Une brosse ronde, une plate, et ses cheveux vont de droite à gauche, à droite. Ses doigts ordonnent les mèches, leur donnent l'air naturel.

Il bouge, revoit les accumulations innommables de la chambre chaude. Maintenant il a les pieds comme des « cantaloups » et la tête comme un « tchic-tchic ». Il s'oblige à réfléchir : Cinéma, un art méditerranéen ?/ Relativité de la notion de temps. Il a déjà changé plusieurs fois de jambe et de fesse d'appui le long de la cloison.

- Coming !

Toujours devant le miroir ! Ce n'est pas possible, ELLE doit accentuer de noir la mouche sur sa pommette.

ELLE arrive. ELLE émet des rayons. ELLE sourit. ELLE lui tend la coupe. Il transpire un peu plus. Il se précipite en butant et rebutant sur les affaires traînant au sol. Juste le bord des lèvres, juste un soupçon de rouge, juste une trace d'étoile brillante. Et le sens de Stardust s'éclaire.

- Let's go to the balcony of glory.

Elle relève le bas de sa robe, fend le chaos en trotinant vers le petit balcon, s'arrête, prend la bouteille, se déhanche avec grâce et langueur contre la balustrade, incline la tête et le fixe intensément. C'est une autre personne. La modification s'est opérée. ELLE inspire, le tissu colle à sa peau. Il déglutit.

- Go !

Oh ! Putain ! Ne joue surtout pas au mec qui joue au photographe, respire et ne dis rien. Essaie de saisir l'unité entre le haut et le bas en cette nuit d'été unique. Eclair.

CUT

A pied, il la conduit dans les coins de la ville qu'il connaît ; clichés des cartes postales, des petites vues qui se déplient quand soulevant la jupe d'une reine de beauté ou la robe d'une jeune fille enjouée, on découvre NICE ; ceux que, simplement, il sillonne depuis l'enfance – une sorte de street movie à l'échelle de la topographie, de son plaisir, des possibilités, de leur intimité.

Lui montrer le Port occupe la partie la plus importante du périple : un tour complet et des détours. Et chaque jour, au même endroit, il lui raconte une histoire différente.

A une époque, bénie des dieux et des déesses de cinéma, sur les quais, il a assisté à des tournages de panouilles françaises, de films noirs anglais et américains censés se dérouler dans des pays « tropicaux » ou sud-américains... Les Slim Callaghan, les Lemmy Caution... intègrent des pans entiers de la ville de Nice dans leurs sujets à deux balles.

Il raconte qu'il a vu John Berry, chassé par le maccarthysme, remplacer après plusieurs prises, un figurant qui jouait mal son rôle de flic dans « Oh Qué ! Mambo »... Eddy Constantine et quelques cascadeurs se poursuivaient sur les grues quand l'un d'eux tomba de la flèche dans les eaux du port et déclencha les rires moqueurs des jeunes dockers dont le pain quotidien (après l'avoir gagné) était de se délasser en plongeant des mêmes hauteurs des dizaines de fois.

Chaque halte est prétexte à une histoire cinématographique, prise par le petit bout de la focale.

Sur place, il décrit les décors en sacs de ciment, les restaurants, tripots et gargotes, construits avec force palmiers en pots qui dépérissent au bout d'une semaine et font dire aux spectateurs des tournages nocturnes que tout cela, c'est du cinéma.

Le long du Quai des Docks, après la Resquilhade, barques et pointus alignent leurs couleurs et leurs noms peints sur les coques. Tous évoquent ce coin de mer. Il ne sait pas lui traduire « Lou Pitaluga » aussi, jouant

des épaules, il essaie de mimer « Balin-Balan ». Au fond du bassin, à l'angle où débouchent les eaux douces du Sourgentin et de la Fontaine de la Ville, mouille Brave Molly, unique yacht du lieu d'attache. Plus grand que les embarcations locales, il se loue aux productions d'aventures chics ou pornos et fournit un réservoir de starlettes dont il peut citer les noms.

A Coco Beach, avec la bande de la Place du Pin, l'année précédente, il s'est baigné avec Jean Seberg qui jouait le rôle principal dans l'adaptation d'un roman de Françoise Sagan. Elle était seule et triste. Sur son ventre, une large cicatrice de brûlure rappelait le réalisme risqué de la scène finale du bûcher de Sainte Jeanne, dirigée par Otto Preminger... ELLE fronce les sourcils. ELLE ne veut plus entendre parler de ce sale type qui l'a brutalisée dans « The River of No Return ».

- At that time, only Bob Mitchum would protect me from his sadistic instincts...Hard time, great experiment but memories are made of this...

Il a oublié la chronologie des faits et anecdotes simples, courtes, répétitives et exceptionnelles. Sa mémoire courte n'a sélectionné que des images saillantes, un détail, une fin, et facilité le rangement dans les neurones pour plus tard.

Dans le jardin Théodore de Banville, face au Cap de Nice, il présente le banc sur lequel il avait dormi le soir des résultats du bac pour ne pas rentrer annoncer son échec à ses parents. Les palmiers, nombreux, qui lui avaient servi de dais cette nuit-là, lui rappellent les « dumb palms » de sa Californie natale, en moins haut, plus fournis et moins cons...Il a même droit à une danse dans le plus pur style cubano. Seule en scène, ELLE n'a qu'un spectateur. En riant, ELLE écrit, de ses hanches projetées vers lui, un érotisme moqueur... Maman !!!

La montée au Château entraîne une longue pérégrination. Il la convainc qu'il faut absolument se trouver une fois dans sa vie au point d'où l'on voit la ville du nord au sud et du levant au couchant. A midi, en pleine chaleur, ils sortent de l'hôtel et attaquent la série d'escaliers dont les marches, de hauteur et longueur inégales, coupent les jambes. Aucun grand espace ne trouble l'allure des curieux qui avancent penchés et vérifient où ils mettent les pieds. Aux changements de direction, des bosquets, opportunément situés, permettent aux couples habitués de se faufiler, s'isoler dans la nature et improviser ou retrouver un nid d'amour, ou plus si affinités.

Il marche devant elle, s'attribuant le domaine. Dès que le sentier devient lisible, il revient à sa hauteur, lui laisse prendre quelques mètres d'avance pour qu'elle découvre les jeux d'ombre et de lumière et lui, son derrière qu'il voudrait juste soulever un petit peu.

Il la revoit dans un documentaire de l'armée US, grimpant les collines de Corée dans son treillis vert olive retouché, « distrayant » les GI's. Il n'aime pas cette séquence : elle était consentante, trop, en représentation, tortillant du cul, et surjouait la réalité. Il est gêné, il ne peut s'en empêcher. Il est ravi. Le chemin rejoint la route, ils atteignent la Cascade, se mouillent d'abord les bras puis la nuque ...

En vérité, il a l'intention de lui faire visiter le cimetière... Loin des sépultures américaines, identiques et paisibles, celles d'ici révèlent le summum de l'individualisme et du chaos. Avant d'entrer, il lui parle d'une histoire d'anges dont la colonisation a touché les grandes familles niçoises fortunées ou célèbres. Au 19^e siècle, les rivalités s'affichèrent dans les dimensions de leurs monuments funéraires. Les Grosso érigèrent un ange qui devait être vu par toute la ville...

ELLE est enchantée de la rencontre. ELLE caresse les visages, effleure les corps, plaque sa paume sur les surfaces de marbre, du bout des doigts ELLE déchiffre noms et dates. Il sent que cet endroit exerce un puissant attrait sur ELLE. Il désire dissiper toute impression mortifère, il plaisante : il venait ici plus souvent qu'il n'allait dans les boîtes à twist... ELLE scrute son visage, penche un peu la tête comme si elle prenait acte d'une erreur/sacrilège de jeunesse, puis contemplant l'Observatoire derrière eux, ELLE lui confie qu'à son âge, un jour ELLE s'allongea dans une tombe qui venait d'être creusée, pour ressentir l'effet que faisait le ciel quand on était sous terre.

- It was so peaceful...

Il veut connaître l'endroit.

- Somewhere over the rainbow.

Il cherche le sens des sons quand ELLE lui indique un ange sans ailes. Volées ? Il est ébloui par les deux lumières solaires. Aussitôt il enchaîne que ce serait un beau titre de film : « Seuls les anges perdent leurs ailes ».

Devant le séminaire, il lui parle de la dure épreuve estivale des jeunes curés vêtus de noir dans les cellules dont les fenêtres donnent sur le Rock Beach. Les longues soutanes et la proximité des tenues de plage et des T-shirts mouillés de filles à demi-nues, rendent sûrement leur chemin de croix plus difficile que le célibat de leurs coreligionnaires des pays du nord.

Plages, criques, rochers, le plongeur, font l'objet d'attentions particulières. Un matin, ils empruntent le Sentier du Bord de Mer, traversent le tunnel-de-la-pisse-et-de-la-merde en se pinçant le nez et débouchent

sur l'à-pic d'où les jeunes cànous plongent pour briller dans le regard des odalisques de quartiers.

Tout n'est pas idyllique. A deux reprises, ils resteront dans la chambre de La Pérouse presque sans paroles. Lui observe cette femme, allongée sur le lit, encore plus à l'ouest que sa Californie, ELLE, les yeux bleus dans les vagues, est incapable de se lever telle une Eve frappée. Il est perplexe devant ses états, ses borborygmes, ses silences, ses médicaments, sa boisson. Il fait quelques photos sans son accord puis, par la porte-fenêtre, il cherche un point de fuite sur la ligne d'horizon cachée par la brume d'été. Tant de mondes étrangers emmêlés.

- Mmm... Why do you respect me ?

Il assure que c'est normal. Il pense qu'elle a inventé une sorte d'ange qui lui a donné confiance. Un ange qui aime les anges n'est pas tout à fait malsain ou exterminateur. ELLE entame, bouche entrouverte, une litanie de ce qu'il croit être les noms de ses amis ???

- I am not an angel or if I am, I am the sex one.

Il soutient que l'ange du sexe est quand même un ange et que le respect dû à son statut est chose première. Désire-t-il sa chair abandonnée, son corps inconscient, sans trace d'âge, sa peau blanche douce au toucher qui passe la pellicule? Il avance une main vers le haut de la cuisse portée en avant, il la touche, encore. One more time. Il croit sept secondes qu'il est en enfer puis décide que c'est impossible : la scène est tirée d'une mauvaise production qu'il ne veut pas voir, un court métrage en noir et blanc.

- You, You, always You ! Why don't you call me my name ?

Il lui rappelle avec douceur qu'ELLE n'a pas donné de nom précis. Instant aigu, il perçoit que cette pression opprime son coeur, que, cette fois, la première, il perd sa lucidité. Peu à peu, l'intensité s'éteint. Les deux êtres orthogonaux poursuivent séparément leur songe menteur. Et, quand la ville dort, ELLE s'assoupit. Il part rejoindre le présent.

Le dernier jour, ils remontent l'avenue Jean Lorrain pour observer, loin de la foule déchaînée, un feu d'artifice tiré dans la baie en l'honneur d'il ne sait plus quoi. Les explosions, trop fortes, résonnent dans sa poitrine. Panique dans la rue. ELLE s'enfuit. Il la rattrape. Ils descendent du Mont Boron par les sites visités ces derniers jours. ELLE ne veut, ne peut pas parler. Il se tait, exerce périlleux dans une autre langue. Pèlerinage sans psalmodie.

Devant le plongeoir de la Réserve il fait sa dernière photo. Seule, sans lumière, une tache blanche sur Nice en fond foncé, dans la chaleur de la nuit. Un tour complet du port à travers les touristes en nombre et il énonce sans conviction qu'autrefois, le passagin faisait la navette entre les deux quais se faisant face, sans tarif, au bon vouloir des passagers. Depuis sa mort, la tradition est tombée à l'eau. Comme les V2 destinés à la guerre d'Indochine, Vietnam today, que les dockers ont jetés dans le port.

- The more I see you, the more you look like my friend Jack Palance.

Dans la chambre d'hôtel, le foutoir est encore plus indescriptible, étrange est la séparation. Personne ne regarde personne.

Après plusieurs coupes de champagne, ELLE fouille longtemps ses bagages puis son vanity bag, s'approche de lui, l'embrasse de façon appuyée sur la joue, et sa main cherche la sienne. ELLE dépose deux formes rondes dans sa paume. Ses yeux cernés pénètrent les siens.

- Keep the balls with you. Keep the marbles. They are a psychoanalytic sign. Anna Freud's balls. Keep them. Never let them go. If you kill all your demons, you'll also kill your angel.

Deux billes, l'une blanche et l'autre noire. ELLE pivote, alors il se colle à son dos et lui murmure à l'oreille devant la Méditerranée que, dorénavant, il y aura un peu moins que l'océan entre eux.

- You meet me at a very strange time in my life.

Never. Il n'a jamais consulté de psy. Il n'a plus jamais lancé de billes sur table ou ailleurs. Elles sont dans son tiroir à surprises.

Il n'a jamais rêvé d'ELLE.

La nuit du 4 août, ELLE abolit sa vie. Le matin du 11 août, il convole.

TILT.

MERCI

Tout récit ayant trait de près ou de loin à l'Amérique finit en remise d'Oscars et l'auteur se doit de remercier les participants à la création de l'opus.

A sa femme, Jany qui a supporté (dans tous les sens) et encouragé ce travail depuis trente ans. Elle a même donné son approbation à la maltraitance des syntaxes anglaise et française à des fins de crédibilité historique, ne s'est en aucun cas départie de son esprit critique et n'a en rien été jalouse du temps consacré à M.M.

Aux parents de l'impétrant qui, « tenant » un vieux kiosque à journaux, rue de la République, l'ont poussé à acquérir, dans l'exiguïté précaire d'un cylindre, sa première culture. Tout pour le cinéma de quartier, les magazines Cinémonde et Cinérevue le plongeaient dans l'onirique éternité du septième art qui, en fait, était son premier...

A toutes les vedettes fugitives, connues, disparues, oubliées des mémoires inconstantes, qui ne s'appelaient pas encore stars, dont on cachait les secrets, dont on découvrait les mystères. Réputées inaccessibles, on les rencontrait, les côtoyait pourtant dans les rues de Nice à l'âge d'or des studios de la Victorine, du Théâtre de Verdure et de l'ancien Palais du Festival à Cannes dont ELLE n'a jamais descendu les marches.

A quelques personnes qui ont cru, ou fait semblant de croire, à ce street-movie qu'il leur assénait avec force afin de se convaincre lui-même. D'aucuns ont prétendu que M.M. était à tout le monde, pas pour lui, usée. L'auteur a dû sortir son égo de sa culotte pour obtenir, non pas un misérable quart d'heure de célébrité vulgaire, mais après toutes ces années, une étincelle d'éternité...

A Jean Vigo et « A propos de Nice » long métrage plus qu'acidulé parce qu'il était aussi amoureux de Nice.

Au cinéma, américain, à Godard en particulier.

A tous les livres sur ELLE lus pendant quelques décennies.

Aux anges dont les fêlures/failures, failles/faiblesses, avouées en confidence/confiance, lui ont appris à lire la petitesse et la grandeur de ce cas devenu mythe par ce qu'il porte en lui d'humanité.

Aux trous dans le fameux calendrier de juillet 62

A cette ville, sa ville, unique, capable de produire ce genre de rencontre, ce street-movie à géométrie variable : un récit à dormir assis sur les chaises de la Promenade. Une cité dure sous sa beauté de façade, sa lumière qui tue les couleurs et, paradoxe, attire les peintres, sa mer qui lave les yeux et donne la capacité de respirer. Sa ville entière.

Au temps qui a favorisé l'intimité du couple fiction/réalité, qui a éclairé le sens des mots, noué ou dénoué l'interprétation des situations, et qui l'a obligé à constater qu'il a eu plus souvent besoin des morts que l'inverse.

A Maud Barral qui a permis que la fiction devienne réalité.

Une histoire enfin sans sexe, sans violence et sans haine et avec des séraphins.

Ce simple aller-retour est venu dessiner
les rides de ces jours et celles à venir...





LÉGENDE

**Photos, collages, peintures, montages de Gilbert PEDINIELLI. Pièces uniques signées au format A3.
Période 2008-2012.**

- 17- Aéroport.
- 18 - Entre ciel et mer.
- 19 - Salle de bains d'hôtel.
- 21 - Promenade la nuit.
- 22 - En allant vers le port.
- 23 - Grues.
- 24 - Resquilhade.
- 25 - Restaurant de Coco Beach.
- 26 - Bain dans les rochers.
- 27 - Jardin Théodore de Banville.
- 28 - Jardin Théodore de Banville.
- 29 - Jardin Théodore de Banville.
- 30 - Jardin Théodore de Banville.
- 31 - Jardin Théodore de Banville.
- 32 - Cimetière du Château.
- 33 - Cimetière du Château.
- 34 - Cimetière du Château.
- 35 - Séminaire.
- 36 - Plongeur.
- 37 - Boulevard Franck Pilatte.
- 38 - Boulevard Maeterlinck.
- 39 - Mont Boron.
- 40 - Avenue Jean Lorrain.
- 41 - Parc de la villa La Côte.
- 42 - Monument aux morts.
- 43 - Chambre avec carte du quartier République.
- 44 - Chambre avec reflets.
- 45 - Chambre avec vue sur le port.
- 46 - Chambre avec projection.
- 47 - Feu d'artifice.
- 48 - Last shot.
- 60 - Petites vues anatomiques sorties de Nice.
- 61 - Petites vues de Nice sorties du béret.

GALERIE MAUD BARRAL



stArt
EDITIONS

LA CITÉ DE LA BAIE DES ANGES

Photos, collages, peintures, montages de Gilbert PEDINIELLI

Cet ouvrage a été réalisé à l'occasion de son exposition
«La cité de la baie des anges» à la Galerie Maud Barral,
Nice, en novembre et décembre 2012.

co-édition de l'ouvrage :

GALERIE MAUD BARRAL
16, Quai des Docks, 06300, Nice
www.galerie-maud-barral.com

EDITIONS START
6, rue de France, 06000, Nice.
www.start06.com

Conception graphique
Gilbert Baud & Jean-Louis Charpentier.

Imprimeur : Imprimix Nice

Dépôt légal : décembre 2012
ISBN : 2-913222-87-0